

## RHOMBES

*pour Anne*

**Rhombe:** instrument de musique presque universellement répandu dans les sociétés archaïques. Utilisé à des fins magiques ou rituelles, très souvent lors d'initiations ou de sorties de masques, il est constitué d'une lame de bois, d'os ou de métal que l'on fait ronfler par rotation rapide au bout d'une cordelette.

A la première étoile aperçue, le premier rhombe a tournoyé.  
Et un autre, un autre, beaucoup d'autres.  
Et la nuit est venue. Une forte nuit, attirée par les rhombes.

Bientôt, on n'a plus entendu que leur voix.  
Ma peau a tremblé, m'a picoté,  
comme le fait celle des guerriers  
lorsqu'ils la peignent avant l'attaque.

Bientôt on n'a plus entendu que le chant des rhombes,  
raclant le ciel, raclant le soir,  
raclant jusqu'à la stupeur le coeur des femmes,  
le mien aussi, malgré ma honte,  
et même celui de la forêt.  
Il s'est tu, le grand oiseau bulbul.  
Il s'est tu, le crapaud velu.  
Ils se sont tus, les singes, les insectes.  
Le chant des rhombes a vaincu tous les chants,  
leur appel tous les appels,  
leur râle tous les râles.

Cinq poulets, j'ai sacrifié.  
Cinq poulets, j'ai sacrifié au Père-de-ceux-qui-voient.  
On a râpé ce soir les écorces amères et les racines du nandoo.  
Leur écoeurant suc jaunâtre,  
sa saveur âcre rappelait à ma gorge le rauque vrombissement des rhombes.

Eraillée, la saveur. Eraillé le chant. Eraillée, ma peau,  
par les écharde, la terre, la sueur et la cendre.  
Eraillé, mon esprit, par le suc du nandoo.  
Eraillés, mes yeux.  
Eraillé, le monde.  
Le bruit a lacéré mon regard.  
De rapides griffes serrées, mon regard est griffé.  
La rumeur y a déchiré du rouge.  
Y a déchiré du vert,  
y a déchiré de l'ocre  
D'une brusque frappe, des serpents d'or y sont venus mordre.

La nuit, où est-elle maintenant?  
La nuit, est-ce ce tissu noir, enflamméché,  
qui crépite, s'effondre?  
Est-ce cette grande peau,

ce cuir obscur tout écorché de braises,  
qui éclate sous le fouet des rhombes et qui saigne du feu?

Le chant des rhombes m'a pris dans son cercle.  
Il m'a dressé d'un coup, leur chant.  
Leur chant m'a balancé, me secoue.  
M'ordonne d'avancer. M'ordonne de danser.  
M'ordonne de bondir. Me repousse.  
Me jette à terre. Me jette au loin. M'a relevé.  
M'ordonne d'avancer. D'avancer par bonds, encore.  
M'ordonne d'avancer encore.

Les rhombes m'ouvrent le chemin,  
me montrent mon chemin.

La nuit fume. Sa fumée est le chemin.  
Acre est le chemin des rhombes.

Une voix dit:  
« La fumée est le chemin des âmes comme l'eau est le chemin des hommes ».  
Une voix dit:  
« La fumée est le chemin des âmes comme l'éclair est le chemin des dieux ».  
Ma voix a répondu:  
« Apre est le chemin des rhombes. Je m'en vais sur le chemin des âmes.  
Que la fumée me soit propice. Qu'elle me conduise,  
comme le fleuve me conduisit de village en village ».  
Le chant des rhombes m'a saisi par la nuque.  
Sur le long chemin de fumée, vers la forêt,  
il m'a tiré, le chant des rhombes.

Par trois fois, les ailes d'un grand papillon ont frappé mon visage.  
« Elle te protège, la grand-mère du nandoo! »  
ont, par trois fois crié les hommes.  
J'ai vu l'âme du feu danser sur leurs bras et leur corps.  
J'ai cherché leurs visages.  
Je n'ai vu que les lianes glisser, couler, se nouer  
et grouiller dans la lueur des torches.

Un masque a surgi,  
aussitôt plus près de mes yeux que mes paupières.  
Un masque a surgi,  
immense, hurlant,  
le gouffre de ses yeux collé au vertige des miens.  
Les mots qu'il hurlait m'ont fait vomir.

Les rhombes, soudain, se sont tus.

Je suis tombé.

Dans les feuilles mortes et moites, je suis doucement tombé.  
De feuilles mortes et moites, on m'a couvert.  
On m'a couvert d'excréments et de gousses pourries,  
et de peaux encore sanguinolentes, encore chaudes.  
De flasque, on m'a couvert.

De pleurs, on m'a couvert.  
D'exhortations, on m'a couvert.

Mollement je suis tombé,  
jusqu'à la pâle région de ceux-sans-anus.  
Mollement je suis tombé sous leurs grands yeux blancs,  
sous leurs râles chuintés,  
sous leurs langues, très longues, très fines griffes,  
mais mieux tranchantes que la dent du cochon.

En cercle, ils se sont approchés.  
Si lentement, si lentement...  
Ils ont tendu vers moi leurs minces doigts, leurs longues griffes.  
Ils ont lancé vers moi leurs questions chuchotées, insistantes, insultantes.  
Ils ont jeté vers moi de la fange, de l'obscénité  
et des sangsues sifflantes.

Le plus obèse de ces ventrus s'est approché encore.  
J'ai pu voir les mille minuscules dents de sa bouche très mince  
Je n'ai pas hurlé.  
Je ne devais rien dire.  
Ni crier, ni gémir, ni répondre, ni résister.  
Je ne devais pas cesser de regarder.

D'un coup de son ongle, le sans-anus m'a tranché la tête.  
Puis l'a posée à terre.  
Ma tête les a vus tous s'agglutiner sur mon corps.  
Elle les a vus lui arracher les membres, les déchirer, les rogner, les ronger.  
Elle les a vus casser les os et les sucer.  
Elle les a vus mordre le coeur,  
fouiller le ventre, fouailler les reins  
Elle les a vus repartir, repus, alourdis de ma vie.

Elle a vu une femelle blême s'attarder sur mes os,  
choisir un tibia et l'enfourner entre ses cuisses,  
et l'y secouer jusqu'à devenir violemment violacée.

Alors la plainte de son plaisir me fit monter jusqu'au ciel de l'aigle.

On appelait mon âme:  
« Graine-du-chant, je t'appelle.  
Par la mère de l'arbre sagoutier, je t'appelle, graine-du-chant.  
Par la mère des âmes, je t'appelle, graine du chant.  
Par Celle qui arrondit le ventre des femmes, je t'appelle, graine du chant ».

« Salut à toi, qui appelles mon âme.  
Salut à toi, lézard qui erres parmi mes côtes.  
Salut à toi, toi dont le souffle se tient où se tenait mon souffle.  
Salut à toi, et souviens-toi que je t'ai sacrifié cinq cochons,  
cinq cochons aux longues défenses.  
Souviens-toi, maintenant,  
Père-de-ceux-qui-voient.

Souviens-toi, maintenant,  
et remplis ta promesse. »

« Quelle promesse?  
Et de quel sacrifice parles-tu?  
Tes cinq poulets, des cochons aux longues défenses!  
Et qui t'a dit que je suis Père-de-ceux-qui-voient ?  
Quelle effronterie!  
Quelle sottise!  
Ton effronterie, elle me fait rire!  
Ta sottise, elle me fait rire! »

« Tu as ri.  
Tu as ri, et maintenant je connais ton secret.  
Tu as ri, et maintenant je connais la couleur de ta langue.  
Tu as ri, et je t'ai reconnu.  
Tu es lézard à la langue bleue.  
Tu es Père-de-ceux-qui-voient.  
Maintenant, aussi vraiment que ton histoire est vraie  
et que je te la dirai en vérité,  
tu devras rendre la vie à la graine de mon chant  
et tu devras donner la Vue à la graine de mon chant.

Ecoute!  
Au temps de ces ancêtres dont les morts ne doivent dire le nom,  
au temps où la grande pluie n'était encore tombée,  
le serpent et toi, lézard, vous aviez soif.  
Vous aviez soif.  
En ce temps, ta langue était grise  
et celle du serpent n'était pas fendue.  
Le serpent voulait aller vers les ténèbres.  
Il disait que l'eau y dormait.  
Toi, lézard, tu allais vers la chaude lumière.  
Tu disais que l'eau y vivait.  
Au long des grands arbres, tu grimpais.  
Au long des grands rochers, tu grimpais.  
Le serpent s'est glissé dans un trou.  
Dans un trou sombre, il s'est glissé,  
jusqu'au fond de la terre.  
Dans un trou il s'est glissé,  
jusqu'au cadavre puant du premier qui eut à pourrir.  
Ce n'était plus qu'une flaque épaisse et noire,  
une flaque de mort, une petite mare de venin.  
Le serpent l'a bue.  
Avidement, il l'a bue.  
Et c'est depuis qu'il donne la mort.

Toi, lézard, tu as continué de monter.  
Toi, lézard, tu es arrivé jusqu'au monde de l'aigle.  
Tu es arrivé sur la montagne,  
et tu as vu.  
Tu as vu l'eau où se voit le ciel.  
Tu es arrivé sur la montagne,  
et tu as bu.

Tu as bu l'eau où se voit la lumière.  
Tu as lapé.  
Longuement, lentement, tu as lapé.  
Et ta langue est devenue bleue.  
Et, depuis lors, tu donnes la vie.  
Et, depuis lors, tu donnes la Vue.  
Puisque tu as bu l'eau où se voit la lumière.  
Et, depuis, nous t'appelons Père-de-ceux-qui-voient.

Le serpent, le venin ne l'avait pas désaltéré.  
Comment la mort l'aurait-elle désaltéré?  
Il t'a retrouvé. Il a voulu boire.  
D'un coup de griffe, alors, tu lui as fendu la langue.  
Et depuis lors, nous l'appelons Double-Langue,  
Père-de-ceux-qui-mentent-et-qui-meurent.

Voici ton histoire, lézard à la langue bleue,  
Père-de-ceux-qui-voient.  
Voici ton histoire, en vérité.  
Si j'ai menti, alors vas-t-en  
et laisse le serpent faire son nid en mes os.  
Mais si ma langue a été véridique,  
alors fais bleuir mes os sous les lèchements de la tienne.  
Lèche mes os, Père-de-ceux-qui-voient.  
Lèche mes os, longuement, lentement.  
Lèche mes os.  
Et qu'ils deviennent, sous ta langue vivifiante,  
des os de cristal,  
des os de lumière  
des os de connaissance.  
Lèche mes os et deviens mon allié,  
toi,  
Père-de-ceux-qui-voient.  
Lèche mes os,  
et que je sois parmi tes fils,  
Père-de-ceux-qui-voient.

Par la grande voix des rhombes,  
par la grand-mère du nandoo qui m'as conduit à toi,  
par la vérité de ma bouche,  
je te le demande, lézard à la langue céleste:  
redonne-moi la Vie,  
et donne moi la Vue. »